

voleur. Ce dernier dormait d'un profond sommeil et le visiteur matinal fut obligé, à plusieurs reprises, de tambouriner contre l'huis pour le réveiller.

Enfin la porte s'entre-bâilla et Jarrelonge put franchir le seuil.

— On t'entendait ronfler depuis le carré ! dit-il. Paraîtrait-il que vous avez travaillé tard !... L'affaire était-elle bonne ?

— Ne m'en parle pas ! répliqua l'ami d'un ton de mauvaise humeur ; j'aurais aussi bien fait de te prêter les « bibelots » hier soir...

— Le coup a manqué ?

— Il était impossible...

— Comment donc ça ?

— On avait été mal renseigné... Derrière les persiennes en bois il y a des volets en fer...

— Ah ! ah ! pas de chance ! De sorte que la « camelotte » est restée dans l'hôtel...

— Hélas ! Quel gueux que ce comte !

— Ah ! c'est chez un comte que vous alliez travailler ?

— Je croyais te l'avoir dit hier soir... le comte de Terrys... Il est mort, il y a quelques jours... On accuse sa fille de l'avoir empoisonné, et la demoiselle est au clou...

— Bref ! tu es vexé...

— Naturellement...

— Il y a de quoi ; mais tu te rattraperas sur autre chose... Enfin tu peux mettre les objets à ma disposition ?

Dans la mansarde il gelait à pierre fendre, et le voleur s'était fourré en toute hâte sous ses couvertures.

— Ouvre le premier tiroir de la commode, répondit-il, et prends ce qu'il te faut...

Jarrelonge s'empressa de profiter de la permission et glissa dans la poche de son paletot un trousseau de « rosignols »...

— Quand me les rapporteras-tu ? demanda le voleur.

— Demain soir, sans faute.

— A quelle heure ?

— A huit heures précises.

— Je t'attendrai ici... Présentement laisse-moi dormir, car je tombe de sommeil. File et ferme la porte.

Jarrelonge donna une poignée de main à son camarade, quitta la mansarde et retourna au passage Tocanier.

Léopold était sorti. Le libéré poussa les verrous, afin de se mettre à l'abri de toute surprise et se dit :

— Il ne rentrera pas de sitôt... j'ai du temps devant moi... Inspectons les tiroirs...

Prenant alors ses fausses clefs, il ouvrit les meubles l'un après l'autre, sans forcer les serrures, et chercha l'argent et les papiers qu'il croyait devoir être en possession de son complice. Tout d'abord il ne trouva rien.

— Ah ! le brigand ! murmura-t-il avec rage. Est-ce que, par malice, il a tout enlevé ?

Un dernier meuble restait à visiter : une commode. Malgré le découragement qui s'emparait de lui, Jarrelonge l'ouvrit.

Soudain ses yeux brillèrent et son visage s'illumina.

Il voyait dans un coin du tiroir supérieur, de l'or et des billets dont ses mains, que la joie faisait trembler, s'emparèrent, puis il procéda à l'exploration d'un autre tiroir et dit, presque à voix haute :

— Des papiers... des lettres... un gros volume manuscrit avec ce titre : « Souvenirs de ma vie et de mes voyages »... Tiens ! ça doit être rigolo... Je lirai ça dans mes moments perdus.. Vite au fond de ma valise.

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 octobre, 1882—No 146.

## LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NAVERY

### VI

#### L'ART ET L'ARGENT.

— Merci, répondit Jean Bruk avec un certain embarras de tout cœur. Mais voyez-vous le retentissement que mes deux pochades a produit le plus mauvais effet sur Armadieu. Vous le connaissez, il adore ce que vous brûlez, et se montre rigoriste en diable. Sans doute ses reproches ont gardé un caractère amical, mais il n'en est pas moins vrai qu'il ne me pardonnerait pas une récidive.

— Le beau malheur !

— Je devrais nécessairement quitter son atelier. Armadieu en fait, vous le savez, la petite église de l'art.

Voyons, de bonne foi, vous croyez-vous donc appelé à faire ce que l'on appelle de la grande peinture ?

— On rêve toujours cela.

— Et je suis loin de le trouver mauvais ; il faut avant tout savoir dessiner, et celui qui ne sait pas son bonhomme n'arrive pas même à réussir une caricature. Mais vous ne me semblez point de l'étoffe d'un Géricault ou d'un Sigalon. ceux-là savaient vivre en compagnie d'une dixième Muse qui s'appelle la pauvreté. L'un voyait refuser ses toiles auxquelles on octroie aujourd'hui l'apothéose du Louvre ; l'autre habitait une mansarde trop basse pour qu'il fût possible d'y exécuter une grande toile, la peignait en deux morceaux. Il a passé du temps depuis Sigalon et Géricault, d'ailleurs. Nos peintres veulent tous devenir propriétaires et millionnaires. Vous avez les belles dents de la jeunesse, prêtes à mordre dans tous les fruits des Hespérides. D'ailleurs je vous ai étudié, vous m'avez montré vos ébauches, et je sais de quoi vous êtes capable mieux qu'Armadieu lui-même. Dans un an vous aurez dépassé l'âge où l'on concourt pour le prix de Rome. Si je suis bien informé, et si les racontars d'ateliers son vrais, c'est votre compagnon de ce soir, Landry Gualbert, qui aura le prix cette année. Vous résongerez-vous à devenir un fruit sec de la peinture ? Je sais bien qu'on devient un grand artiste en s'éloignant souvent de la tradition, mais qui vous dit que vous soyez appelé à faire votre place au soleil dans ce qu'on est convenu d'appeler le grand art ? La croyance vous manque en vous et dans les autres...

— Vous exagérez, dit Jean Bruk.

— Non point, vous êtes un sceptique, un enfant de la balle artistique. Comment pourrait-il en être autrement ? Qui vous a élevé ? Une pauvre femme vivant de son aiguille, et qui vous laissa orphelin à l'âge où vous aviez le plus besoin de ses soins. Voyez-vous, la religion et la morale ne s'apprennent ni sur les bancs d'une école plus ou moins suivie, ni le long des boulevards, ni dans les greniers, où vous rencontriez des camarades de misère et d'ambition. Cela se suce avec le lait sur les genoux d'une femme, et s'apprend dans le sanctuaire de la famille. Gualbert a raison de penser comme il fait. Armadieu me paraît une exception. Quant à vous, vous me semblerez un niais si vous vous obstinez dans une voie qui n'est pas la vôtre. Au lieu de peindre pour l'exportation des tableaux à quinze francs, qui vous permettent de grignoter du pain sec comme un